

UN AUTRE HIVER EN ABSENCE

Première conversation depuis Beyrouth

Marc-Antoine Cyr // 12 novembre 2012

Ce soir s'accompagne d'un grand émerveillement et d'un grand vide. C'est simplement que certaines choses et certaines secousses nous font le cadeau d'une plus grande contenance et d'un plus grand appétit.

– Nicolas Bouvier, lettre à Thierry Vernet

M'aurais-tu suivi jusqu'ici ?

Plusieurs fois il m'a semblé que tu étais là, à quelques pas derrière moi. Ton regard moqueur déjà enfui le temps que je me retourne et te lance : c'est toi ? Dans le détour d'une rue, j'ai cru t'apercevoir. Et puis cette main qui a frôlé mon épaule avant-hier, doigts rêches et furtifs, tandis que je me frayais un espace sur des trottoirs encombrés de marcheurs... Ainsi donc tu me suis, sans vouloir être vu. Ne dis pas que non, que je me trompe ou que dans les tumultes où je débarque, je me prends à m'inventer des présences. Je reconnais ton ombre ou la cambrure de ton dos, même de loin.

C'est toi. Tu m'as suivi.

Eh bien puisque c'est ainsi, puisque tu joues à être ici sans t'approcher, et puisque dans chaque recoin de ville je te cherche, c'est à toi que je vais raconter tout ça.

Mes jours à Beyrouth. Ce qui ici commence. Ce que j'y cherche. Ma manière à moi de m'y perdre. Je vais tout te dire à toi, dans le grattement du stylo sur la feuille. La tempête de mes neurones fixée dans la confiance de l'écrit. Parce que tu es là pour me lire et que cette fuite à laquelle tu t'amuses, ta manière de me suivre en te cachant, tout ça me rassure et me fait trembler en même temps.



Beyrouth m'est apparue depuis le hublot de l'avion, d'un coup dans la descente, comme une paroi blanche dévalant la montagne. Pâle rempart entre les fureurs de là-bas, derrière, et une mer infinie couchée devant.

Une fois franchie la douane, puis la sécurité, dans la foule de ceux qui se postent en rangs serrés et frétilants pour être les premiers reconnus d'un cousin ou d'une mère rentrant au pays, j'ai aperçu mon nom sur une feuille que tenait N. à bout de bras. C'est donc que l'on m'attendait. C'était donc bien ma destination.

Durant le vol depuis Paris – je te le confie mais ne le dis à personne –, je m'étais imaginé m'être trompé d'itinéraire. Me disant que personne là-bas ne m'attendrait. Ou bien que je n'avais plus l'envie d'y aller, restant par avance un étranger poussé vers une terre mille fois trop étrangère.

Incongru donc intranquille.

Puis il y a eu ce nom sur la feuille que tenait N. Puis ce voyage depuis l'aéroport jusqu'à la ville – je dis voyage à dessein, c'était un vrai parcours agité que d'approcher Beyrouth en voiture, bolide fonçant et klaxonnant parmi d'autres bolides fonçant aussi, klaxonnant plus fort. Puis ce premier soir avec V. qui m'a cueilli comme un protégé. Puis ce petit coin de maison débusqué à l'arraché, rue Pharaon.

Mes premiers jours en cahots, ma ligne de temps cabossée de sursauts.

Un jour en a avalé un autre. Je suis sorti faire des tours, chaque fois en poussant ma route un peu plus loin, choisissant d'ignorer les taxis et de marcher plutôt que d'étudier la carte dépliée. Je me suis doré la peau à ce soleil qui sans cesse réinvente la nuance sur les murs. Mon regard s'est déplacé entre les visages et les immeubles.

Un jour, un autre, des nuits en intervalles, puis m'est venue comme une accoutumance au chaos.

Je sens que peu à peu j'arrive. J'apprends. Mes remparts à moi peuvent chuter sans violence. Mon angoisse aller dormir sur la mer. Mon air soucieux se délier. J'ai peut-être ma place ici, quelque temps. Moins intranquille, plus invité.

Le temps de soulever ma plume, d'épuiser ma réflexion dans les traits. Pas tellement pour décrire ni pour analyser. Je n'ai pas l'œil à ça. J'ai plutôt envie de trottoirs et de sensations. Marcher en avant, où tout est nouveau. Humer du réel. Te raconter ce qui m'agite. J'ai ce projet-là.

Et même si ça n'avait été que pour pouvoir te reparler, ça aurait valu le coup de venir jusqu'ici.



Il m'a fallu quelques jours. Il m'en faudra plus encore. Tu me connais, jamais je ne me départis tout à fait de mes inquiétudes. C'est au point où, parfois, peu importe où je me trouve, des étrangers m'accostent, sans dire bonjour ou sans douceur, pour me demander pourquoi je suis si triste. La plupart du temps, ils rient. Mon air décontenancé doit être une forme d'amusement pour eux. Ma manière de mettre un pied devant l'autre, un pli de souci au front. Cette façon que j'ai de m'absenter vers le dedans, là où forcément il n'y a de lumière sur rien. À toujours m'interroger sur les choses tandis que je les vis. Tout ça doit leur paraître bizarre, à ces autres que je croise et qui effrontément m'apostrophent.

Si je savais répondre aussi vite qu'ils dégagent, je dirais que je ne suis pas triste. En tout cas pas toujours. En tout cas pas fondamentalement. En tout cas pas comme ils pensent. En tout cas pas quand je voyage. Et jamais quand je reconnais un visage.

Mais voilà mon drame, cette face de faux malheur m'accompagne partout malgré moi.

Les premiers jours ici, j'ai peut-être encore donné l'impression d'avancer sans joie. Inconsolé sans pleurs.

Arrête de sourire. Tu sais bien comment je suis et que ce n'est pas faute d'essayer d'être léger. Tu te moques, arrête. Je soupçonne que tu saches très exactement de quoi je parle. À ce compte-là, je ne crois pas que nous soyons si différents, toi et moi. Ces traits de noir qui gribouillent l'âme et à travers lesquels il faut chercher la lumière, tu les connais autant que moi. Ces hachures qui nous masquent l'horizon comme des barreaux aux fenêtres. Tu sais tout ça. Tu sais.

Toi, tu es parvenu à t'en défaire. L'âge, l'expérience, l'abandon de tes entraves. Tout ça qui encore me fait défaut. Maintenant, tu souris. On ne voit plus ces noirceurs sur ton front. Tu ne fais plus rire les passants de hasard, ils ne te hèlent plus, ils savent que ce n'est plus leur devoir de te sortir de ta pensée sombre, tu l'as fait tout seul et t'es léger désormais.

Moi, pas encore. Ça se voit.

Je ne suis pas triste, même si j'en ai l'air. Juste toujours un peu inquiet. Tout ici me semble si étrange et abrupt, parfois. Il me faudra quelques jours encore.

Apprends-moi, tu veux bien ?

C'est bien que tu aies décidé d'être là avec moi.



Dans les guides que j'ai épluchés avant mon arrivée ici, on emploie souvent les mêmes mots pour décrire l'esprit de la ville ou pour en capturer l'essence. Envoûtante, électrisante, bigarrée, exubérante. Blessée, relevée, survivante. D'évidence, ces mots-là font écho à ce que j'y trouve, mais essayons si tu veux d'en trouver d'autres plus singuliers, au lieu de ceux-là qui deviennent exsangues à force d'être partout placardés. Débusquons dans les détails et dans l'étrange ce que la ville peut raconter.

Son architecture en collage, béton sur verre, pierre sur bois, de l'ottoman collé à du Dubaï, ruines avoisinant un immeuble du dernier chic, autoroutes enjambant un petit port ou une église, patines vaguement vénitiennes frôlant des blocs de ciment gris soviétique, petites maisons pliées sur elles-mêmes, écrasées par des tours jetant leur ombre insolente à leurs pieds, immeubles encore marqués-éventrés-torpillés côtoyant de la pierre neuve et polie, centre-ville de carte postale orangé un peu trop joli pour être vrai, mosquée magique rivalisant de hauteur avec un clocher chrétien...

Encore, voilà des mots qui décrivent sans dire exactement l'ampleur des images.

On pourrait alors parler des odeurs mêlées de fioul, de plante et de mer qui saturent l'air. Des chants mêlés aux cris, des voisinages bavards, des moteurs qui vrombissent, des babils d'enfants et d'oiseaux que l'on parvient à décrypter entre les marteaux piqueurs et les muezzins plaintifs. Des stratégies qu'il faut inventer pour marcher sur les trottoirs ou juste pour traverser une rue.

Le mot « contrastes » est joli, mais lui aussi un peu pâlot quand il s'agit d'entrechocs, et qu'on voudrait l'employer autant pour dire les visages que les façades des immeubles.

Pour ces autres qui sont au loin et qui nous manquent, on pourrait dire aussi que les frayeurs que l'on se fait quand on n'a jamais mis le pied à Beyrouth et que ses seuls repères ont été glanés dans les médias, dire que ces frayeurs ou que ces

craintes se diluent au contact d'une ville qui chante, qui vibre, qui pulse et qui rit. D'un grand éclat de rire que j'aurai, bientôt. Quand j'aurai mieux moulé mon sort au rythme d'ici. Quand j'aurai cessé d'être celui qu'on attendait pour devenir celui qui est arrivé. Juste là, présent et attentif, et moins replié sur le dedans. Cherchons encore, puisque t'es là, cherchons les mots qui font de l'onde sur la sensation d'être une partie de ce monde. Un atome parmi d'autres. J'ai un peu de temps pour ça.



Ne te moque pas, d'accord ? Je te dis encore une chose. Quand le soir tombe et que de ma fenêtre je vois la mer virer au mauve derrière le port, que je sens l'autoroute là-bas espacer les voitures et virer au pointillé, que la montagne dans mon dos allume ses milliers de lanternes et que la ville nouvelle se dresse comme un soleil électrique, il me semble qu'une paix commence à m'envahir et que le bonheur d'avoir mes jours à moi et d'être ici, presque le bienvenu, étranger mais invité, ose s'afficher petit à petit sur mes traits. Un gramme d'inquiétude en moins. Ça se voit sur mon front, ça, ou pas ? Je t'entends rire, sans te voir. Tu t'es encore faufilé ailleurs, sans me répondre. Je saurai bien te retrouver.